

**Au temps de St-Vincent-de-Paul  
... et aujourd'hui**

## **Ecclésiastique 38, 1-15**

« Au médecin, rends les honneurs qui lui sont dus en considération de ses services, car lui aussi c'est le Seigneur qui l'a créé.

C'est en effet du Seigneur que vient la guérison comme un cadeau qu'on reçoit du Roi.

La science du médecin lui fait porter la tête haute, il fait l'admiration des puissants.

Le Seigneur fait sortir de la terre les simples, l'homme sensé ne les méprise pas...

... Le pharmacien en fait des mixtures et ainsi les œuvres de Dieu n'ont pas de fin et par lui le bien-être se répand sur la terre.

Mon fils, quand tu es malade, ne t'énerve pas mais prie le Seigneur et il te guérira.

Renonce à tes fautes, garde tes mains nettes de tout péché, purifie ton cœur...

Puis aie recours au médecin car le Seigneur l'a créé lui aussi, ne l'écarte pas car tu as besoin de lui.

Il y a des cas où la santé est entre leurs mains.

A leur tour en effet ils prieront le Seigneur qu'il leur accorde la faveur d'un soulagement et la guérison pour te sauver la vie. Celui qui pêche aux yeux de son Créateur, qu'il tombe au pouvoir du médecin. »

# LIMINAIRE

Ce fascicule n° 12 indique un certain changement d'orientation. Nous voudrions maintenant interroger saint Vincent sur sa rencontre avec des catégories précises de personnes : les malades, les enfants, les prisonniers, les sinistrés, les personnes âgées...

Avec ce n° 12, nous commençons par les « malades ». Mais demander à saint Vincent comment il envisage le service des malades, c'est en même temps, comme lui, être attentif à l'environnement : la famille, l'hôpital ; ce sera vraisemblablement le thème du prochain numéro. De même, en abordant plus tard « les enfants », nous envisagerons une réflexion sur l'éducation et sur la catéchèse...

Ce n'est là qu'un projet et nous souhaiterions vivement savoir ce que vous en pensez. De toute façon, nous comptons aussi aborder des thèmes tels que saint Vincent et l'argent, saint Vincent et le travail...

Des personnes sont probablement intéressées par tel ou tel sujet abordé dans les fiches vincentiennes. Notre secrétariat dispose encore de quelques exemplaires ; seuls les deux premiers numéros sont épuisés.

Nous vous rappelons que toute correspondance de même que les abonnements et réabonnements (14 F par an, 5 F les numéros isolés) doivent être adressés à :

## **ANIMATION VINCENTIENNE**

**19, rue Pasteur  
33110 LE BOUSCAT  
C.C.P. Bordeaux 4463-09 M**

# SAINT VINCENT ET LES MALADES

(présentation générale du thème)

La croyance en la toute-puissance de la science médicale se conjugue chez nos contemporains avec le refus informulé de regarder en face la maladie.

La maladie, c'est toujours celle des autres, d'ailleurs les médecins peuvent tout et on leur en veut presque quand ils ne peuvent plus que constater un mal sans remède et tout au plus accompagner le malade jusqu'à la fin. On les dérange pour la moindre indisposition et on les somme presque de remettre en ordre une santé que souvent avec inconscience on s'est employé à délabrer.

Nous aurions à retrouver face à la maladie l'antique sagesse de nos pères qui la considéraient comme normale sur la route de la vie, comme les pierres qui pavent le chemin.

Saint Vincent est pour nous un témoin de cette sagesse. Il a éprouvé lui-même la maladie et l'infirmité, il sait ce que c'est que d'être arrêté plusieurs jours par la fièvre, même si par coquetterie il l'appelle une petite fiévrolette. Il a recours aux remèdes du temps : saignées, purgations, onguents, sels, potions, embrocations, cataplasmes, électuaires. Car pour lui, comme pour tous, la maladie est d'abord un mal qu'il faut combattre par tous les moyens dont on dispose. Ses recommandations et conseils à sainte Louise de Marillac pour qu'elle prenne soin de sa santé sont touchants ; d'ailleurs elle le lui rendait bien, et elle accompagnait souvent ses adjurations de quelque remède de sa préparation.

Dans son rôle d'aumônier à la cour de la reine Margot, le service spirituel n'a pas dû être très absorbant : l'essentiel de la charge consistant à distribuer les aumônes de la reine ; saint Vincent se mit alors à visiter les malades de l'Hôtel-Dieu. Ce contact avec ces malheureux fut un des éléments de sa conversion, c'est là qu'il a acquis en grande partie l'expérience dont il fait preuve lorsqu'il parle des malades et du soin qu'on doit en avoir.

A l'égard de ses confrères malades, il a des soucis maternels, il se répand en recommandations à leur sujet. Il serait même heureux, dit-il, d'apprendre qu'un supérieur ait été réduit à vendre les vases sacrés de sa maison pour soigner un de ses confrères malades.

C'est que la maladie est un état de vie mystérieux, elle est une visite de Dieu, et celui que « la main du Seigneur a touché » pour reprendre l'expression de Job, devient d'une certaine manière sacré. Il souffre et cela suffit pour que nous le considérions comme « vivant en sa chair ce qui manque à la Passion du Christ », ainsi que dit saint Paul. Il ne lui est pas nécessaire d'être marqué matériellement des stigmates de la crucifixion pour représenter Jésus-Christ souffrant. Il enseigne par son existence même que toute vie humaine est marquée du signe de la Croix depuis que Jésus-Christ s'est fait l'un de nous jusqu'à la mort.

La maladie nous confronte donc à l'essentiel, au sens que présente toute vie et que lui a donné Jésus-Christ en assumant lui-même une vie humaine. Aussi, c'est dans la maladie qu'on connaît l'homme, c'est là qu'il se montre tel qu'il est ; il a été secoué dans la vérité de son être et tout masque est tombé : il s'achemine vers l'égalité radicale de tous dans la mort.

Mais si elle est une épreuve, la maladie est aussi une grâce et saint Vincent se plaît à citer le cas du frère Antoine qui accueillait « ma sœur la maladie, comme venant de la part de Dieu ».

Il estime que les malades sont le paratonnerre d'une communauté, ils exercent à son égard un rôle rédempteur. Malgré les apparences, ils en sont les membres les plus actifs aux yeux du Seigneur, s'il est vrai que le Christ lui-même, selon l'expression de saint Vincent, a fait davantage pour le salut du monde « en pâtissant qu'en agissant ».

Si les malades ont un tel rôle dans une communauté réduite, ils ont un rôle comparable dans la société. Ils en sont les révélateurs : le genre de maladies qui affectent les membres d'une société en dit long sur le type de société, sur les valeurs qu'elle poursuit et sur lesquelles elle a misé, sur les vices qui la minent.

La manière dont elle traite ses malades, particulièrement ceux qu'elle décrète « irrécupérables », nous révèle combien est perdu pour beaucoup le sens de la vie et le sens de la mort.

La médecine actuelle voudrait éviter cet écueil qu'elle perçoit : ne soigner que des maladies ou des organes malades ; elle voudrait s'adresser à tout l'homme à une étape de sa vie. Elle voudrait retrouver la manière profondément humaine que recommandait saint Vincent dans ce qu'il prescrit à celles qui allaient assister les malades.

Il leur demandait de ne pas seulement leur apporter les soins corporels, mais de les élever par quelques mots d'édification, de les considérer comme elles feraient d'un membre de leur propre famille, et il finit sur cette note de parfaite délicatesse : « en ayant soin de visiter en dernier ceux qui sont seuls, pour pouvoir demeurer plus longtemps avec eux » (Règlement de la Charité de Châtillon-les-Dombes).

# MÉDITATION D'EMMANUEL MOUNIER

## SUR LA SOUFFRANCE

*à l'occasion de la maladie incurable  
de sa petite fille*

Il écrivait à sa femme en mars 1940 :

« ... Si nous ne faisons que souffrir, subir, endurer, supporter, nous ne tiendrons pas et nous manquerons ce qui nous est demandé. Du matin au soir, ne pensons pas à ce mal comme quelque chose qu'on nous enlève, mais comme quelque chose que nous donnons, afin de ne pas démeriter de ce petit Christ qui est au milieu de nous, de ne pas le laisser seul, lui qui doit nous entraîner, ne pas le laisser seul travailler avec le Christ... Je ne veux pas que nous perdions ces jours, parce que nous oublierons de les prendre pour ce qu'ils sont : des jours pleins d'une grâce inconnue. »

Un mois plus tard, il lui écrit encore

« Doucement, ensemble, cœur à cœur, nous allons donner notre enfant au Seigneur sans savoir s'il le gardera ou s'il nous le rendra. Parce que nos pauvres mains faibles et pécheresses ne sont pas suffisantes pour le tenir, et que c'est seulement si nous l'avons mis dans ses mains que nous avons quelque chance de le retrouver, que nous sommes sûrs en tout cas que ce qui se passera à partir de ce moment sera bon...

« C'est bien joli d'être chrétiens pour la force et la joie que cela donne au cœur, la transfiguration de l'amour, de l'amitié, des heures, de la mort. Et puis on se met à oublier la Croix et la veillée des Oliviers. »

Il écrit dans ses Carnets à la date du 28 août 1940

« Présence de Françoise [sa fille]. ... Le premier apprentissage fut de dépasser la psychologie du malheur. Ce miracle qui s'est un jour brisé, cette promesse sur qui s'est refermée la légère portée d'un sourire aboli, d'un regard distrait, d'une main sans projet, non, il n'est pas possible que ce soit hasard, accident \* Il leur est arrivé un grand malheur \* : Quelqu'un est arrivé, il était grand et ce n'était pas un malheur. Nous ne nous sommes pas tordu l'esprit pour nous le démontrer. Nous ne nous sommes pas raconté des sermons. Il n'était qu'à faire silence devant ce jeune mystère, qui peu à peu nous a envahis de sa joie. Je me rappelle mes arrivées en permission à Dreux, à Arcachon, la dernière dans quelle angoisse... Je me sentais approcher de ce petit lit sans voix, comme d'un autel, de quelque lieu sacré où Dieu parlait par un signe. Une tristesse mordant profond, profond, mais légère et transfigurée. Et tout autour d'elle, je n'ai pas d'autre mot : une adoration. Je n'ai sans doute jamais connu aussi intensément l'état de prière que quand ma main disait des choses à ce front qui ne répondait rien, quand ces yeux

se risquaient vers ce regard distrait, portant loin, loin derrière moi je ne sais quel acte apparenté au regard, regardant mieux qu'un regard.

« Mystère et qui ne peut être que de bonté, faut-il oser dire : une grâce, une grâce trop lourde. Une hostie vivant parmi nous, muette comme l'hostie, rayonnante comme elle. Je relisais Bremond ces jours derniers. Si toute vraie prière s'établit sur la mort des puissances, sensibles, intellectuelles, volontaires, si la fine pointe de l'âme de l'enfant baptisé, comme l'écrit je ne sais plus quel spirituel, est mise à l'instant du baptême en commerce direct avec la vie divine, quelles splendeurs se cachent dans ce petit être qui ne sait rien exprimer aux hommes ? S'il devait rester ainsi, nous lui avons pendant combien de mois souhaité de partir. N'est-ce pas sentimentalité bourgeoise ? Que veut dire pour elle : être malheureuse ? Qui peut dire qu'elle l'est ? Qui sait s'il ne nous est pas demandé de garder et d'adorer une hostie parmi nous, sans oublier la présence divine sous une pauvre matière aveugle ?

« Ma petite Françoise, tu m'es aussi l'image de la foi. Ici-bas vous la connaissez en énigme, comme dans un miroir...

« Dans cette histoire, notre \* malheur \* prenait un air d'évidence, une familiarité rassurante, ou plutôt, ce n'est pas le mot, engageante : un appel qui ne relevait plus de la fatalité.

« La guerre est venue qui l'a noyé dans la grande misère commune. Ainsi immergé, le poids est devenu plus léger... La guerre a fini de nous guérir de la maladie de Françoise... Maintenant qu'il apparaît que nous devons durer ensemble, Françoise, ma petite fille, nous sentons une nouvelle histoire intervenir dans notre dialogue/résister aux formes faciles de la paix signée avec le destin, rester ton père et ta mère, ne pas t'abandonner à notre résignation, ne pas nous faire à ton absence, à ton miracle ; te donner ton pain quotidien d'amour et de présence, poursuivre la prière que tu es, raviver notre blessure, puisque cette blessure est la porte de ta présence, rester avec toi.

« Peut-être faut-il nous envier cette paternité tâtonnante, ce dialogue inexprimé, plus beau que les jeux habituels...

« Nous sommes toujours aussi proches malgré une impression matérielle d'insaisissable séparation, moins vraie qu'une mytérieuse communion...

« Françoise nous rappelle sa claire leçon de présence cachée, symbolise et récapitule tout le sens de notre pauvre vie depuis quelques années, tout animée par une sorte de nœud de silence qui se déplace de situation en situation. »

« Emmanuel Mounier, 1905-1950 »

Ed. du Seuil, n° spécial d'Esprit,  
déc. 1950, p. 1010-1014.

# LES MALADES . . . AUJOURD'HUI

## Quelques questions pour nos échanges

I — Sa propre expérience de malade, la rencontre des malades font dire à saint Vincent que la maladie est « un état fâcheux et presque insupportable à la nature ». Elle est pourtant aussi un temps de vérité, « la jauge avec laquelle vous pouvez sonder », et elle peut même devenir un temps de grâces.

— J'ai été malade : de cette expérience quel témoignage puis-je donner ?

— J'ai rencontré un malade (peut-être dans mon entourage immédiat...)

- que m'a-t-il dit ?

- comment vit-il sa maladie ?

- quelle a été alors ma réaction profonde ?

Des trois aspects soulignés par saint Vincent (mal, temps de vérité, temps de grâces) auquel suis-je le plus sensible ? Pourquoi ?

II — Si saint Vincent insiste sur l'importance des soins et la nécessité d'un « service spirituel », il rappelle fréquemment qu'une relation vraie et profonde avec la personne atteinte d'une maladie est d'autant plus indispensable que les malades risquent bien vite d'être isolés physiquement et moralement.

Pour vérifier la qualité et la profondeur de ma relation, j'analyse une rencontre, un dialogue que j'ai peut-être noté, avec une personne malade :

- qu'ai-je surtout écouté ?

- que lui ai-je dit ?

- je l'ai regardée comment à travers sa maladie seulement ou la totalité de sa vie ?

Comment ai-je conscience d'avoir vécu le « service spirituel » ?

III — Saint Vincent réservait une place de choix aux malades.

Dans nos communautés, dans nos Eglises locales, dans nos quartiers... la place et le rôle des malades sont-ils réellement reconnus ? Comment ?...

# COURRIER DES LECTEURS

## Rencontre régionale Centre-Est.

Le thème retenu pour nos échanges était celui de « L'Évangélisation... en partant des fiches vincentiennes, cahier n° 10.

— Saint Vincent part d'un amour concret, effectif, du pauvre à servir spirituellement et aussi matériellement : « évangéliser par paroles et par œuvres ». Sans se limiter à la distribution d'aumônes, saint Vincent pense à fournir des « instruments » de travail « pour faire travailler les hommes et les femmes, qui ne seront plus à charge à personne ».

— L'on remarque que ce service matériel est aujourd'hui assuré par toutes sortes d'organismes sociaux ou mouvements charitables d'Eglise (Secours catholique, Conférences, etc.). Une « assistance » individuelle ne sent-elle pas trop le « paternalisme » ? En dehors de l'aspect « dépannage », n'est-elle pas atteinte à la dignité de la personne ?

— « Assistance corporelle » serait à traduire aujourd'hui par tout l'effort de promotion humaine réalisé par chacun, modestement, à sa place.

— Saint Vincent s'adressait à des baptisés... Sa préoccupation première était de mettre les chrétiens « en règle » avec Dieu... L'évangélisation passait, pour une bonne part, par la sacramentalisation... Aujourd'hui, nous rencontrons une grande ignorance religieuse... Les sacrements arrivent souvent en finale d'une très longue démarche.

— Un confrère au travail en usine s'interroge sur la manière dont il est « évangéliste » : partager humblement la vie de travail dans ce qu'elle a de plus dur physiquement et moralement, être la voix des plus « écrasés », susciter des hommes qui réagissent et qui relèvent la tête, poser question aux responsables qui, d'une manière ou d'une autre, sont victimes du système... voilà qui semble être « œuvre d'évangélisation », surtout quand l'identité et le témoignage de vie religieuse sont connus de tous. Un appel : partager plus régulièrement cette expérience avec des confrères engagés ou orientés dans le même sens.

— Évangéliser, pour un confrère, prêtre en paroisse rurale, c'est vivre fidèlement sa responsabilité d'Eglise, malgré le poids des traditions... Être près des gens, favoriser leur expression, essayer de lire leurs préoccupations religieuses profondes, être disponible et accueillant...

— De semblables remarques sont faites par nos confrères dont le ministère est auprès des malades, ministère exclusivement de « service spirituel », s'adressant à toute sorte d'âge, exigeant une très grande disponibilité et beaucoup d'amour pour s'adapter aux « limites » qu'impose la maladie... « Chaque malade est unique ! »

# BIBLIOGRAPHIE

**Les linges de la nuit**, de M. Riffaud (Julliard).

**La puissance et la fragilité**, de J. Hamburger (Flammarion et dans la coll. « J'ai lu »).

La revue **Projet**, octobre 1975 : « Humaniser la mort ».

Le bulletin de liaison des équipes d'action catholique des milieux sanitaires et sociaux (62, rue Raynouard, 75016 Paris).

**Tous à tous** : fraternité catholique des malades, 66, rue du Garde-Chasse, B.P. 9, 93260 Les Lilas.

**Aumôniers d'hôpitaux..., hospices, cliniques, maisons de cure et de soins** (revue trimestrielle, 106, rue du Bac, 75341 Paris Cedex 07).

Les **Cahiers Laënnec**.

A paraître dans le courant de l'année : **Supplément à la Vie Spirituelle** :

« Doit-on la vérité au malade ? » : conclusions du congrès national des professeurs de morale (congrès de l'A.T.E.M.).

Les numéros déjà parus

- 1 — **La Mission** (épuisé).
- 2 — **Les pauvres 1** (épuisé).
- 3 — **Les pauvres 2** : une nouvelle manière de concevoir l'homme.
- 4 — **L'Eglise I.**
- 5 — **L'Eglise II** : le prêtre.
- 6 — **L'Eglise III** : les laïcs.
- 7 — **La vie consacrée.**
- 8 — **La Communauté.**
- 9 — **La Mission ad Gentes.**
- 10 — **L'Evangelisation.**
- 11 — **La Femme.**
- 12 — **Les malades.**

# SAINT VINCENT ET LES MALADES

Parmi les innombrables pauvres, les malades ont toujours eu, dans la charité de saint Vincent, une place prioritaire et privilégiée. Ce sont bien des malades, semble-t-il, qui ont, les premiers, révélé à saint Vincent le monde de l'injustice et de la misère, les malades de l'hôpital de la Charité. Ils les visitait régulièrement, au nom de la reine Margot, et leur fit une très généreuse aumône, le 20 octobre 1611 (XIII, 14). C'est un vieillard mourant à Gannes (janvier 1617) et surtout une pauvre famille malade à Châtillon (août 1617) qui l'amènèrent définitivement à changer de projet et de vie ; et sa toute première institution et fondation sera pour les malades (première confrérie de la Charité). Par la suite, on le sait, saint Vincent sera sollicité par toutes les formes de pauvreté et de misère, mais, dans son regard et son action, les « pauvres malades » conserveront toujours priorité et prédilection.

## I. — L'EXPERIENCE PERSONNELLE DE MONSIEUR VINCENT

Il est certainement très important de rappeler d'abord que saint Vincent a connu personnellement et à plusieurs reprises la maladie. Dès 1615, à 34 ans, « il fut pris d'une grave maladie qui lui laissa aux jambes les infirmités dont il souffrit le reste de sa vie » (Coste, *Le grand saint du grand siècle*, t. I, p. 85). Malade à nouveau en 1631, surtout en 1644 (« à deux doigts de la mort » — Coste : *Le grand saint...*, t. III, p. 442-443), en 1649 retour de Richelieu en voiture ; désormais il ne sortira plus à cheval, mais seulement en voiture ; nouvel accès de fièvre en 1655, etc. Au fond, bien que de tempérament très énergique, saint Vincent avait une santé fragile (cf. la correspondance avec Louise de Marillac, dans le tome I des *Œuvres complètes* de Coste) et ses malaises étaient nombreux et fréquents. Cette expérience l'a certainement beaucoup aidé dans sa relation aux malades, comme il le remarque lui-même dans un entretien.

— « ... **Quand on a ressenti en soi-même des faiblesses...** »

Evoquant les souffrances des premiers papes de l'Eglise, saint Vincent poursuit :

« Dieu a voulu faire passer ces saints personnages, qui étaient les pères de tous les chrétiens, par ces abaissements et par ces afflictions extraordinaires, afin qu'ils apprissent par leur propre expérience à compatir aux abjections et aux adversités de leurs enfants spirituels ; car, quand on a ressenti en soi-même des faiblesses et des tribulations, l'on est plus sensible à celles des autres. Ceux qui ont souffert la perte des biens, de la santé et de l'honneur sont bien plus propres pour consoler les personnes qui sont dans ces peines et ces douleurs, que d'autres qui ne savent pas ce que c'est. »

« ... Vous n'ignorez pas que Notre-Seigneur a voulu éprouver sur lui-même toutes les misères. » Nous avons un Pontife, dit saint Paul, qui sait compatir à nos infirmités, parce qu'il les a éprouvées lui-même. » (XI, 23.)

— « ... Il se porte un peu mieux, ce me semble... »

Parlant de lui-même à sainte Louise :

Que vous dirai-je maintenant de celui que votre cœur chérit tant en Notre-Seigneur ? Il se porte un peu mieux, si me semble, mais toujours avec quelque petit sentiment de ses petits frissons. Au reste l'on lui propose et l'on le presse d'aller à Forges et de partir demain, et M. le médecin le conseille, si une occasion d'aller en carosse qui se présente, n'arrive autrement. Certes, ma chère fille, et cela me pèse plus que je ne saurais vous exprimer, qu'il faille tant faire pour une pauvre carcasse. Mais, si je ne le fais, nos Messieurs (de la C.M.) se plaindront de moi, qui m'en pressent fort, pour ce qu'on leur a dit que ces eaux minérales m'ont profité les années passées en pareilles maladies. » (I, 63.)

— « ... Le soulagement du mal que votre blessure a fait... »

Saint Vincent et sainte Louise se faisaient souvent part de leur état de santé, se communiquant remèdes, adresses de médecins, etc. : ce qui nous vaut cette lettre succulente de sainte Louise à saint Vincent :

« Mon très Honoré Père,

Permettez-moi de vous dire que je crois qu'il est nécessaire, pour le soulagement du mal que votre blessure a fait, de vous faire tirer du sang du bras de ce côté-là, quand ce ne serait que d'une palette, pour faire révolution du feu qui se peut jeter dessus par le remuement des humeurs fait par les purgations ; mais il me semble absolument nécessaire que vous n'usiez d'aucune saline pour quelque semaine. Voilà une sorte de pommade que j'ai expérimentée être très bonne pour ôter le feu et adoucir le mal. Je voudrais, mon Père, que vous en

es sayas iez en frot nt tout l' ndroit o il y n , t mettr par- ssus un linge plié, comm un compr s d trois ou quatre doubles, mouillée dan c tte au, pr s qu' l aura perdu le grand froid ur quelque peu d nd chaude. Il faut le changer au moïn deux foi le jour. Que i le feu qui e t au mal était si grand qu'il fit sécher le linge ntôt, il faudrait le remouiller plus souvent et prendre garde, 'il ttachait au mal, à ne pas le tirer sans l'humecter, afin qu'il n'écorche rien. Mais, au nom de Dieu, mon très honoré Père, n'attendez pas l'extrémité d'un plus grand mal à envoyer quérir Monsieur Pimpernelle, qui me guérit la jambe avec un certain onguent, qui y fit grande plaie et puis la guérit. Peut-être que, si vous vous faites saigner et usiez trois ou quatre jours de ce petit remède, que vous n'auriez point besoin d'autre chose. Je le souhaite de tout mon cœur et que votre charité demande miséricorde à notre bon Dieu pour mon âme, à ce qu'elle se puisse retirer de son engourdissement pour le servir plus fidèlement et me pouvoir dire avec plus de vérité, mon très honoré Père, votre très obéissante fille et très obligée servante.» (IV, 162-163.)

## II. — SAINT VINCENT ET LA MALADIE

Jamais, chez saint Vincent, la foi ne télescope les réalités humaines. La maladie est avant tout un mal, « un état fâcheux et presque insupportable à la nature » (XI, 72)... Elle devient même une injustice quand elle frappe des pauvres qui, eux, n'ont pas les moyens de la combattre. Il faut tout faire pour lutter contre elle (XII, 33).

— « ...Porter un grand respect aux ordres que Messieurs les médecins vous donnent... »

« Il faut encore, mes filles, porter un grand respect aux ordres que Messieurs les médecins vous donnent pour le traitement de vos malades, et prendre garde de manquer à pas une de leurs ordonnances, tant pour les heures, que pour les doses des drogues, car quelquefois il y va de la vie. Soyez encore soigneuses de retenir la manière dont les médecins traitent les malades ès ville où il y en a, afin que, quand vous serez aux villages, vous vous en serviez, savoir en quel cas vous devez saigner, quand vous devez souvent réitérer la saignée, quelle quantité de sang vous devez tirer chaque fois, quand la saignée du pied, quand les ventouses, quand les médecines, et celles qui sont propres à la diversité des malades que vous pouvez rencontrer. Tout cela est bien nécessaire, et vous ferez beaucoup de bien, quand vous erez bien Instruictes de tout. » (IX, 222-223.)

Etat fâcheux, la maladie est aussi pour saint Vincent un temps et une heure de vérité, où les personnalités se trahissent et se révèlent dans ce qu'elles ont de plus profond et de plus vrai. C'est donc souvent un temps et un état aptes à la réflexion, à la révision de vie, à l'évangélisation et au salut.

— « ... C'est là où l'on connaît ce que chacun porte et ce qu'il est... »

« O Sauveur, qui avez tant souffert, et qui êtes mort pour nous racheter et pour nous montrer combien cet état de douleur pouvait glorifier Dieu et servir à notre sanctification, faites-nous, s'il vous plaît, connaître le grand bien et le grand trésor qui est caché sous cet état de maladie. C'est par là, Messieurs, que nos âmes se purgent, et que celles qui n'ont point de vertu ont un moyen efficace d'en acquérir. On ne saurait trouver un état plus propre pour la pratiquer : c'est en la maladie que la Foi s'exerce merveilleusement ; l'Espérance y reluit avec éclat ; la résignation, l'Amour de Dieu, et toutes les vertus y trouvent une ample matière de s'exercer. C'est là où l'on connaît CE QUE CHACUN PORTE ET CE QU'IL EST ; c'est LA JAUGE avec laquelle vous pouvez sonder et savoir le plus assurément quelle est la vertu d'un chacun, s'il en a beaucoup, si peu, ou point du tout. ON NE REMARQUE JAMAIS MIEUX QUEL EST L'HOMME QUE DANS L'INFIRMERIE. Voilà la plus sûre épreuve qu'on ait pour reconnaître les plus vertueux et ceux qui le sont moins ; ce qui nous fait voir combien il est important que nous soyons bien établis dans la manière de nous comporter comme il faut dans les maladies. » (XI, 72.)

— « ... La maladie nous fait voir ce que nous sommes... »

« Il est vrai que la maladie nous fait voir ce que nous sommes beaucoup mieux que la santé, et que c'est dans les souffrances que l'impatience et la mélancolie attaquent les plus résolus ; mais comme elles n'endommagent que les plus faibles, vous en avez plus profité qu'elles ne vous ont nui, parce que Notre-Seigneur vous a fortifié dans la pratique de son bon plaisir ; et cette force paraît dans la proposition que vous avez faite de les combattre avec courage ; et j'espère qu'elle paraîtra encore mieux dans les victoires que vous remporterez en souffrant désormais pour l'amour de Dieu non seulement avec patience, mais aussi avec joie et gaieté. » (II, 571.)

Dans bien des textes, saint Vincent présente la maladie comme un état permis, sinon voulu par la Providence. Il ose même parler de « bonheur » dans un langage de foi, paradoxal et provocant.

Fustigeant les confrères qui sont « gens attachés à eux-mêmes », « esprits de fillettes, gens qui ne veulent rien souffrir », saint Vincent s'indigne :

**« Cela n'est-il pas étrange de voir dans la Compagnie des personnes faites de la sorte et si pleines de l'amour d'elles-mêmes ! Comme si les infirmités corporelles étaient en état qu'il faille fuir, quand il plaît à Dieu nous y mettre ! FUIR SON BONHEUR ! Oui, mes frères, c'est fuir son bonheur, car l'état de souffrance est un état de bonheur en sanctifiant les âmes. » (XII, 30-31.)**

— « ... de la part de Dieu... »

**« Considérons que les infirmités et les afflictions viennent DE LA PART DE DIEU. La mort, la vie, la santé, la maladie, tout cela vient par l'ordre de la Providence, et, de quelque manière que ce soit, toujours pour le bien et le salut de l'homme. » (XI, 73.)**

### III. — SAINT VINCENT ET LES MALADES

Pour saint Vincent le malade est d'abord une personne à soulager, à soigner et à guérir. On sait l'état de la médecine au dix-septième siècle, même si, par Molière, on ne la connaît surtout que par sa caricature. De toute façon, la médecine ne s'exerçait guère qu'au profit des grands. Toute l'action de saint Vincent consistera à faire profiter aussi et d'abord les pauvres de tous les soins jusqu'alors réservés à la classe fortunée. De très nombreux passages prouvent le sérieux et la valeur de cette action sanitaire et sociale.

— « J'y ai manqué deux ou trois fois... »

Quelque temps après la visite de la maison de Saint-Lazare, saint Vincent écrit à celui qui fut le visiteur, M. Lambert aux Couteaux :

**« Il me semble que nous sommes assez exacts à l'observance des ordonnances de votre visite, jusques là qu'on les a lues tous les mois depuis votre départ. J'ai tâché de les garder moi-même à l'égard du langage de votre pays [la Picardie], quoique j'y aie manqué deux ou trois fois, comme aussi à aller voir deux infirmes que nous avons à l'infirmerie. Vous ne sauriez croire que j'ai dévotion à recommander souvent l'obligation que nous avons de nous rendre exacts à ces ordonnances. » (II, 208-209.)**

Très soucieux, on l'a vu, d'assurer aux malades toutes les chances possibles de guérison, saint Vincent considère néanmoins la solitude comme l'aspect souvent le plus pénible de la maladie : d'où l'insistance sur la relation au malade.

— « ... finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être auprès d'eux plus longtemps... »

« Celle qui sera en jour, ayant pris ce qu'il faudra de la trésorière pour la nourriture des pauvres en son jour, apprêtera le diner, le portera aux malades, en les abordant les saluera gaiement et charitablement, accommodera la tablette sur le lit, mettra une serviette dessus. une gondole et une cueillère et du pain, fera laver les mains aux malades et dira le « Benedicite », trempera le potage dans une écuelle et mettra la viande dans un plat, accommodant le tout sur la dite tablette, puis conviera le malade charitablement à manger, pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, **LE TOUT AVEC AMOUR**, comme si elle avait affaire à son fils ou plutôt à Dieu, qui impute fait à lui-même le bien qu'elle fait aux pauvres. Elle lui dira quelque petit mot de Notre-Seigneur, en ce sentiment tâchera de le réjouir s'il est fort désolé, lui coupera parfois sa viande, lui versera à boire, et l'ayant mis ainsi en train de manger, s'il a quelqu'un auprès de lui, le laissera et en ira trouver un autre pour le traiter en la même sorte, se ressouvenant de commencer toujours par celui qui a quelqu'un avec lui et de finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être auprès d'eux plus longtemps ; puis reviendra le soir leur porter à souper avec même appareil et même ordre que dessus. » (XIII, 427-428.)

— « ... jusqu'à maintenant il ne s'était point vu que l'on eût soin des malades dans leurs chambres. »

« Les œuvres dont on ne peut trouver les ouvriers, sortent, dit-on, de la main de Dieu. Votre institution n'étant point ouvrage des hommes, vous pouvez donc dire hardiment, mes filles, qu'elle est de Dieu ; et certainement une Compagnie ordonnée pour un emploi si agréable à Dieu, si excellent en soi et si utile au prochain, ne peut avoir d'autre auteur que Dieu même. Qui a jamais ouï parler d'un tel œuvre avant ce jour ? Il s'était bien vu des Ordres religieux ; il s'était bien fondé des hôpitaux pour l'assistance des malades ; il s'était bien dévoué des religieux pour les servir ; mais jusqu'à maintenant **IL NE S'ETAIT POINT VU QUE L'ON EUT SOIN DES MALADES DANS LEURS CHAMBRES**. Si dans une pauvre famille quelqu'un tombait malade, il fallait séparer le mari de sa femme, la femme de ses enfants, le père de sa famille. Jusqu'à présent, mon Dieu, vous n'aviez point mis ordre à les secourir ; et il semblait que votre Providence adorable, qui ne manque à personne, n'eût point de regard pour elles. » (IX, 245-6.)

— « ... Nos sœurs se feront à voir les malades et à leur parler... »

Au cours du conseil du 5 juillet 1646, saint Vincent encourage les Filles de la Charité à un nouveau type de visite des malades indépendamment de toute idée de soin et réservée au seul échange :

« Nous avons pour vous induire à cela que la visite des pauvres en soi est une action très agréable à Dieu ; que ces visites peuvent apporter beaucoup d'utilité aux malades, qui peuvent souvent manquer d'instruction et à qui nos sœurs qui portent les remèdes le matin ne se peuvent pas beaucoup arrêter à parler, pour en avoir un très grand nombre à servir ; que cela peut même nous être bien utile, parce que les sœurs se feront à voir les malades et à leur parler, qu'elles pourront même s'informer si celles qui ont charge de les servir s'acquittent bien de leur devoir. » (XIII, 607-608.)

« Après avoir salué les malades d'une façon modestement gaie... »

« Après avoir salué les malades d'une façon modestement gaie, vous être informées de l'état de leur maladie, avoir compati à leur peine et leur avoir dit que Dieu vous envoie vers eux pour les servir et les soulager en tout ce que vous pourrez, il faut s'enquérir de l'état de leurs âmes, leur faire expliquer qu'ils doivent recevoir leur maladie de la main de Dieu pour leur plus grand bien et que, dans son amour éternel, il permet cette maladie pour nous ramener à lui, car souvent dans la santé nous ne pensons qu'à travailler pour la vie du corps et n'avons aucun soin de notre salut. Après cela, suggérez leur un acte de foi sur tous les articles de notre croyance en général et un acte de conformité à la volonté de Dieu, particulièrement en ce qui concerne l'acceptation de la maladie. » (IX, 63.)

#### IV — LES MALADES DANS LA SOCIÉTÉ

Saint Vincent concevait ses communautés (confréries, Congrégation de la Mission, Filles de la Charité, Dames de la Charité, etc.) comme les échantillons d'une société évangélique, où les pauvres retrouvent la première place. On ne sera donc pas étonné de le voir réserver une place de choix aux malades.

— « La Compagnie aura un soin particulier de les visiter et assister... »

« L'une des choses que Jésus-Christ pratiquait et recommandait plus fréquemment à ceux qu'il envoyait travailler à sa vigne, ayant été la visite et l'assistance des malades, particulièrement des pauvres, la Compagnie aura un soin particulier de les visiter et assister, avec le consentement du Supérieur, non seulement les Nôtres, mais encore ceux du dehors, les secourant corporellement et spirituellement, selon notre possible et commodité, principalement dans les missions ; et de plus, prenant un grand soin d'établir et de visiter la Confrérie de la Charité. (Règl. comm. de la C.M., ch. VI, § 1.)

— « ... un théâtre de patience... »

« Nous avons sujet de louer Dieu de ce que, par sa bonté et miséricorde, il y a dans la Compagnie des infirmes et des malades qui font de leurs langueurs et de leurs souffrances UN THEATRE DE PATIENCE, où ils font paraître dans leur éclat toutes les vertus. Nous remercierons Dieu de nous avoir donné de telles personnes. J'ai déjà dit beaucoup de fois, et ne puis m'empêcher de le redire, que nous devons estimer que les personnes affligées de maladie dans la Compagnie sont la BENEDICTION DE LA MEME COMPAGNIE. » (XI, 73.)

— « ...Je serais ravi si l'on me mandait de quelque lieu que quelqu'un de la Compagnie eût vendu les calices pour cela... »

« Je ne puis vous dire combien la consolation que m'a donnée votre lettre, a adouci l'amertume de la nouvelle de la maladie du bon Monsieur Dufestel. Je rends grâces à Dieu de l'une et l'autre nouvelles, non certes sans beaucoup gourmander mes chétifs sentiments, qui se révoltent contre l'acquiescement que je désire donner à l'adorable volonté de Dieu. Je lui écris et le prie de faire son possible et de ne rien épargner pour se faire traiter. Je vous supplie, Monsieur, d'y tenir la main et, à cet effet, de faire en sorte que le médecin le voie tous les jours et que ni les remèdes ni la nourriture lui manquent. Oh ! que je souhaite que la Compagnie soit saintement profuse pour cela ! Je serais ravi si l'on me mandait de quelque lieu que quelqu'un de la Compagnie eût vendu les calices pour cela. » (I, 530-531.)

— « Je vous prie de ne rien épargner pour le guérir... »

« Je suis fort affligé de la douleur de M. Duperroy et de la longueur de son mal. Je prie N.S. qu'il le fortifie. Je suis bien aise que vous ayez fait venir un autre chirurgien pour le panser, avec celui de la reine. Je vous prie de ne rien épargner pour le guérir, de l'embrasser de ma part et de lui dire que je lui envoie mon cœur plié dans cette lettre, quoiqu'il l'ait déjà ; que je parle souvent de sa souffrance et de sa patience à la compagnie ; et qu'elle prie Dieu quasi sans cesse pour lui avec grande affection, comme aussi pour vous, Monsieur, et pour le bon M. Desdames, duquel je suis en grande peine, à cause que vous me mandez que les ennemis sont retournés à Varsovie. Je vous prie, au nom de N.S., de m'en donner des nouvelles à toute main et de ne lui laisser manquer de rien. » (VI, 371-372.)

**"... J'étais malade et vous m'avez visité**

**"... En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait."**

**Mathieu 25,31-46**